



ÉPIÎRE A NOS ABONNÉS.

En ce temps-là, il y avait en Canada peu de gens qui lisaient les journaux et ceux qui les lisaient ne les payaient pas. Les propriétaires et rédacteurs de journaux faisaient peine à voir, tant ils étaient maigres et décharnés; leurs enfants aussi auraient été maigres, s'ils en avaient eu, mais ils n'en avaient pas, n'ayant pas les moyens de se marier. On avait l'air de croire que c'était déjà assez faire que de lire leurs écrits; pousser la générosité jusqu'à les payer paraissait une monstruosité. "Le papier coûte si peu cher, disait, un jour, un abonné du Pays, ça se fait avec des guenilles."

Lorsqu'un journaliste canadien, voyageant dans un pays étranger, apprenait que certains journaux avaient jusqu'à deux et trois cent mille abonnés, qu'il y avait des villages où presque tout le monde, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, recevait au moins un journal, lorsqu'il voyait passer dans de magnifiques carrosses des rédacteurs qui avaient jusqu'à \$10,000 de salaire par année et des propriétaires qui en faisaient deux à trois cent mille.....lorsque, dis-je, il apprenait et voyait cela, il revenait malade dans son pays et mourait de chagrin, quel que temps après.

Il y a de cela vingt à trente ans. Mais les choses sont bien changées. Je ne sais pas si c'est, grâce à la guerre de Crimée, ou au creusement du lac St. Pierre, comme dirait M. Genest des Trois-Rivières, mais toujours est-il que maintenant on lit dans le Bas-Canada, et même on paie son journal. On comprend que la lecture est non-seulement un amusement et un moyen de s'instruire, mais encore un moyen de s'enrichir, et que pour avoir des journaux, et des journaux utiles, il faut payer son abonnement. On a honte même de ne pas payer son abonnement, on se dit que lire un journal sans le payer, est un vol aussi grave que de manger le bien de son prochain sans le payer; c'est un vol plus grave même, car ce pauvre journaliste! ce n'est pas seulement son pain qu'on lui vole, mais c'est sa santé, son intelligence, ses idées, son âme, ses connaissances qui lui ont coûté si cher.

On se dit encore: "Qu'est-ce après tout ce que nous donnons, en comparaison de ce que nous recevons." Comment payer souvent une seule pensée, un seul sentiment que la lecture d'un journal peut donner? Et quelquefois, ce n'est pas seulement une jouissance morale que cette lecture procure, mais même un avantage matériel, un profit pécuniaire. On comprend cela, je le répète, et Montréal nous le prouve depuis trois ans, et surtout en ce moment. Nous pouvons rendre aux canadiens-français de Montréal le témoignage qu'ils lisent les journaux et qu'ils paient et que ce sont les ouvriers qui nous paient le mieux.

Nous pourrions dire la même chose d'une partie de Québec et de plusieurs paroisses et villages où depuis trois ans nous ne perdons pas un sou.

Mais à toute règle générale, il y a des exceptions, et c'est parce qu'il y a des exceptions que nous donnerons, cette année, à tous ceux qui nous paieront ce qu'ils nous doivent, non seulement un reçu, la seule chose à laquelle ils auraient droit, mais encore une prime d'une grande valeur.

Il est évident que nous n'aurons plus qu'une chose à faire vis-à-vis de ceux que ce moyen-là ne réussira pas à faire payer, ce sera de les retrancher de la liste de nos

abonnés; et c'est ce que nous ferons. Ils auront donné la preuve qu'il n'y pas de moyen de les convertir et qu'ils sont destinés à mourir dans l'impénitence finale. Si nous ne les livrons pas au feu éternel, nous les abandonnerons du moins à la fureur des avocats et des huis-siers, ce qui vaut guère mieux.

Mais nous espérons que pas un seul de nos abonnés ne manquera à notre appel et ne voudra contribuer à détruire la bonne réputation que les Canadiens sont à se faire en ce moment.

Il n'y a pas longtemps, un journaliste américain disait que bientôt les Canadiens-Français occuperaient dans l'Amérique du Nord une position plus digne de leur origine et de leur intelligence, parce qu'ils lisent maintenant.

Et nous, nous ne craignons pas de dire que lorsque les Canadiens-Français liront, ils seront le premier peuple de l'Amérique du Nord.

Et comme nous n'écrivons pas seulement pour les hommes, mais beaucoup aussi pour les dames, nous nous adressons à elles pour les prier d'appuyer notre demande. "Vous êtes pour beaucoup, mesdames, dans le succès du journal, faites-le payer comme vous savez le faire recevoir. Ce sera une bonne œuvre de plus à ajouter à toutes celles que vous faites et non pas la moins méritoire. Vous, mesdames, qui êtes sensibles, si vous saviez comme il faut se donner de la misère dans ce pays pour soutenir un journal et le rendre agréable, vous n'hésiteriez pas à sacrifier quelque chose sur votre toilette pour engager votre mari à payer son journal. Vous chercherez à convaincre messieurs vos maris, que les rédacteurs de journaux ont un estomac comme les autres hommes et qu'ils ont même femme et enfants ou que du moins ils désirent en avoir.

"En récompense de ce que vous ferez pour nous, mesdames, nous nous engageons à plaider toujours et partout votre cause qui est la cause de la beauté, de la vertu et de la bonté. Nous rendrons notre journal si intéressant que vous pourrez vous consoler des misères que vous feront vos maris, en lisant *L'Opinion Publique*, et pour le lire, vos maris inconstants resteront le soir, à la maison, au lieu d'aller perdre leur temps et, peut-être, leur argent ailleurs."

En voilà assez, nous croyons avec la prime, pour enlever le pays et y produire une véritable croisade en faveur de notre journal.—Ainsi soit-il.

L. O. DAVID.

L'HYMEN ET LA COQUETTERIE.

Encore un sujet charmant, pour vous, belles lectrices. Cette fois, ce n'est pas une traduction que je vous livre, c'est un conte, écrit en français, par une femme, Mme Tallien, qui fut en son temps, reine par la grâce et la beauté.

Je crois que la découverte des pages ci-dessous est une bonne fortune pour la chronique. Peu de vos lecteurs probablement n'avaient que Mme Tallien s'était essayée à manier la plume. Ce sera pour eux toute une révélation. "Quand madame Récamier et madame Tallien étaient saluées comme les deux reines de la nouvelle société française, elles essayèrent de tout: le chant, la danse, les folles toilettes, la peinture, la conversation, que dis-je! elles écrivirent....

Voici le conte de madame Tallien:

Le dieu, que l'on appelle *Hymen*, se trouvant un jour ennuyé de tout, et par la même raison un peu ennuyeux, alla, pour distraire sa mélancolie, se promener dans un jardin consacré à Vénus. La nature y déployait tous ses trésors; elle y était

fraîche et variée; elle lui parut froide et monotone. Les fleurs brillaient de toutes parts. Mon Dieu! dit-il en baillant, que de fleurs! Encore des parfums, toujours des parfums! Quelle fatigante uniformité! Un rosier délicieux s'offrit alors à ses regards, et presque sous sa main. Il y cueillit quelques roses d'un air distrait; mais après les avoir effeuillées, il les jeta par terre, en se plaignant qu'il n'y eut pas une seule épine. Une pique légère aurait été pour lui quelque charme en ce moment.

Il y a bien peu de remèdes contre la maladie dont il était atteint, et qui devient très-commune. Beaucoup de gens appellent cela des vapeurs. Il fit encore quelques pas mal assurés, puis se coucha tout abattu sur un gazon plus doux que la plume ou l'édredon; mais s'y trouvant trop assoupi, cherchons, dit-il, un endroit plus sauvage. Il aperçoit une petite roche jetée là par hasard; il va s'y asseoir. A peine est-il placé, que les grâces viennent danser autour de lui.—Mesdames, leur dit-il, vous êtes fort aimables; mais je connais tous vos pas, et les plus jolies attitudes perdent à la longue tout leur charme: ainsi je vous prie de me laisser seul.—Il est quelquefois bien maussade, dirent-elles en souriant. Puis elles s'enfuirent loin de lui. Il ne fut pas plutôt livré à lui-même, qu'il eut voulu les rappeler; mais il n'était plus temps. Il resta donc seul, triste et découvert; puis, après de longs babillements, il s'endormit d'un sommeil si pesant, qu'il ressemblait à la mort. Tout à coup il se sentit réveillé par un chatouillement très-vif sur les lèvres: il entr'ouvrit les yeux, et, n'apercevant rien, il laissa retomber sa tête, et se rendormit. Il crût sentir alors une pique semblable à celle d'une abeille. Pour cette fois il se leva plus vivement que de coutume, et vit une Nymphe d'une tournure élégante qui semblait l'agacer, et le fuir aussitôt. Elle portait à sa ceinture un miroir qu'elle consultait souvent, et tenait une jolie cage garnie de rubans, dans laquelle elle enfermait tous les papillons qui voltigeaient autour d'elle. Quand elle avait rassemblé un certain nombre de ces petits prisonniers, tout à coup elle ouvrait la cage, les papillons s'envolaient à tire-d'aile, et la jolie Nymphe riait aux éclats, de voir les uns tout étourdis, les autres un peu meurtris, se jeter à l'envi sur toutes les fleurs de ce beau jardin. Voilà un jeu bien cruel, dit en lui-même le sérieux Hymen. Mais tout en blâmant cette mauvaise action, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la grâce, et de partager la gaieté de cette femme charmante.—Que faites-vous, jeune Nymphe? lui dit-il; pourquoi tourmenter ainsi ces petits insectes éphémères? Que vous ont-ils donc fait?—Moi, dit-elle, je les punis de leur importunité; que ne me laissent-ils en repos? Je veux les corriger de leur frivolité et de leur inconstance, par la perte momentanée de leur liberté. Par malheur, je crois qu'ils sont incorrigibles.—Vous me semblez bien méchante, reprit l'Hymen, et pourtant vous me plaisez beaucoup. Veuillez m'apprendre qui vous êtes. Alors la Nymphe prit un air si modeste, qu'elle n'était plus reconnaissable.—Aimable dieu, lui répondit-elle, si je me nomme, vous allez me haïr. On se plaît à me calomnier près de vous; on me méconnaît, on me méprise. Les hommes sont bien ingrats! Vous-même, cruel, qui pourriez tirer un si grand avantage de mon pouvoir et de mes charmes, vous me condamnez sans m'entendre. A ces mots, elle poussa un soupir, et ses yeux humides de pleurs devinrent si séduisants, que le dieu mélancolique en fut tout ému. Il jura de réparer envers elle des torts involontaires, et la conjura de nouveau de se faire connaître. La belle affligée lui lança un coup d'œil accompagné d'un sourire expressif qui acheva de le séduire; puis, reprenant tout à coup l'air enfantin de l'innocence, elle lui parla ainsi:—Vous allez savoir qui je suis; mais au moins ne me punissez pas d'avoir essayé de vous plaire. N'allez pas, dieu charmant, me fuir sans retour: daignez m'écouter sans colère. On m'appelle la Coquetterie. A ces mots le dieu fronça le sourcil, il devint pensif et morose, la Nymphe se mit à rire de tout son cœur; et lui présentant le miroir qu'elle portait à sa ceinture:—Voyez, lui dit-elle, comme vous êtes laid quand vous êtes fâché! Allons, allons, essayez-vous là, et causons. Je veux vous déromper sur mon compte, et vous prodiguer mes soins pour vous guérir de votre langueur. Je conviens que je suis souvent étourdie, maligne, inconstante, fautive et minaudière; que je fais plus de mal que de bien. Mais, en vérité, ce n'est point du tout ma faute.

—Voilà un joli paradoxe, dit le dieu avec humeur: voyons comment vous vous en tirez.

—Très-bien; et vous en conviendrez vous-même. Ces torts que l'on me reproche ne sont point les miens, mais ceux des femmes qui m'appellent auprès d'elles mal à propos. Vous saurez que je suis forcée par le destin à les servir en esclave.